

LE FILS DU REQUIN d'Agnès Merlet
FAUT-IL AIMER MATHILDE? d'Edwin Bailly

Deux juniors dans l'enfer du Nord



Dominique Blanc, la « Mathilde », tour à tour folle et sage

Onze nouveaux films sont sortis sur les écrans le mercredi 24 novembre : politique dommageable pour tous (sauf *Aladdin*, qui ne craint personne). Elle résulte directement de stratégies-marketing qui font réserver certaines dates aux titres « porteurs », sans égard pour la qualité des autres œuvres. Parmi ces onze titres, trois sont des premiers films français : *Grand Bonheur* (lire *l'encadré*), *le Fils du requin* et *Faut-il aimer Mathilde?* Cet embouteillage risque de leur être injustement meurtrier.

Partant d'un fait divers trouvé dans un journal, l'histoire de deux frères d'une dizaine d'années vivant en révolte ouverte contre la société, Agnès Merlet réussit avec *le Fils du requin*, un étonnant début de film. Pas d'explications, pas de discours psycho ni socio, pas de trémolos. Une violence brute de la réalisation qui répond à la haine sans phrase des deux gamins, contre leur famille, contre les institutions où on les ramène et d'où ils s'évadent encore, contre la ville qu'ils pillent, pour manger et pour casser, contre les habitants, leur police et leurs milices.

Mais pour tenir la distance, la réalisatrice se dope à l'onirisme, du H.L.M. (authentique), qui à trop vouloir prouver sa misère devient factice, aux seconds rôles appliqués ; le scénario s'égare en saynètes littéraires, sexuelles, écologistes de plus en plus démonstratives. Et la bourgade du Nord où se déroulent les exploits des deux frères cesse d'être un champ de bataille contemporain pour devenir un décor.

Faut-il aimer Mathilde? démarre au même endroit, mais évolue en sens inverse. A nouveau une bourgade entre mer du Nord et corons, aux confins de la Belgique. A nouveau un monde dur à vivre, et la révolte. Ce sera, ici, celle d'une jeune femme, la Mathilde du titre. Ce pourrait être celle de Brel, dix ans plus tard : ancienne coquette du plat pays, aujourd'hui plaquée par son mari, qu'elle attend toujours, avec trois gamins, coincée par la famille, coincée par le soupirant collant, coincée par son boulot, puis littéralement coincée par la machine – les cheveux happés par le métier à tisser. Mathilde ne se laissera pas faire.

Edwin Bailly commence par les

scènes de genre, les coquetteries de réalisation. Pourtant, ce qui semblait trop évident se creuse de mystères, la résistance du film à saisir les perches que lui tend un scénario truffé de faux-plats, comme une classique cycliste dans la région, finit par lui donner de l'élan. Et puis, surtout, il y a Mathilde.

Mathilde-le-personnage, rebelle aux pièges du récit au nom de rêves plus anciens et plus simples. Et Mathilde-Dominique Blanc, tour à tour folle et sage, force du cinéma qui joue sans se protéger. A l'arraché, et grâce au renfort de sa comédienne, Bailly sauve son film.

Il reste la difficulté, partagée avec *le Fils du requin* et plusieurs films « sociaux » récemment réalisés dans la même région, à capter avec justesse les lieux, les gens et les mots de ce quotidien-là. Il suffit de comparer avec les trois films anglais actuellement sur nos écrans (*Raining Stones*, *The Snapper*, *Naked*) pour voir la différence. Vivement le tunnel sous la Manche.

J.-M. F.